

LES FILMS DU WORSO ET NO MONEY PRODUCTIONS PRÉSENTENT

BLANCHE
GARDIN

DENIS
PODALYDÈS

CORINNE
MASIERO

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

EFFACER L'HISTORIQUE

UN FILM DE BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN



Ours d'Argent
70^e anniversaire
Festival
International
du Film de Berlin

VINCENT LACOSTE BENOÎT POELVOORDE BOULI LANNERS VINCENT DEDIENNE PHILIPPE REBBOT ET MICHEL HOUELLEBECQ



LES FILMS DU WORSO et NO MONEY PRODUCTIONS présentent

BLANCHE GARDIN

DENIS PODALYDÈS
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

CORINNE MASIERO



EFFACER L'HISTORIQUE

un film de **BENOÎT DELÉPINE** et **GUSTAVE KERVERN**

2019 / France / Couleur / Durée : 1h46

SORTIE LE 26 AOÛT

Matériel presse téléchargeable sur :
www.advitamdistribution.com

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél. : 01 55 28 97 00
contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Hassan Guerrar
Julie Braun

64, Rue de Rochechouart - 75009 Paris
Tél. : 01 40 34 22 95
julie@helegant.fr



SYNOPSIS

Dans un lotissement en province, trois voisins sont en prise avec les nouvelles technologies et les réseaux sociaux.

Il y a Marie, victime de chantage avec une sextape, Bertrand, dont la fille est harcelée au lycée, et Christine, chauffeur VTC dépitée de voir que les notes de ses clients refusent de décoller.

Ensemble, ils décident de partir en guerre contre les géants d'internet.

Une bataille foutue d'avance, quoique...

ENTRETIEN BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN



Dans la lignée de votre travail cinématographique, EFFACER L'HISTORIQUE est à la fois un "film période gilets jaunes" et une critique drôle et cinglante de l'ère numérique. Quelle était votre idée première ? Comment naissent les films chez vous ?

Benoit Delépine - C'est notre 10^{ème} film avec Gustave, on forme un duo d'amis et de cinéastes, et en fait, on met nos vies dans nos films. On a commencé avec *Aaltra* en Picardie, chez moi, dans les champs, et le but, c'était d'arriver un jour chez Gustave, à l'île Maurice. Ça faisait plusieurs films qu'on essayait sans y parvenir, et là, ça y est. Comme ce film parle de la mondialisation folle, on s'est dit que c'était enfin l'occasion d'aller jusqu'à Maurice, avec cette illumination : l'homme est le dodo de l'intelligence artificielle (ndr : une scène du film explique le dodo, pigeon géant de l'île Maurice qui a disparu en raison des activités humaines). Comme le dodo, l'homme croit être le roi du monde, n'avoir aucun prédateur le menaçant, mais il a créé l'intelligence artificielle qui est beaucoup plus puissante que lui, et aujourd'hui, on voit les prémices de ce qui va nous arriver. On pressent que ça va mal finir.

Gustave Kervern - Tous les jours, même avant de penser à ce film, on s'appelait, Benoit et moi, et on constatait qu'on était dépassé par les incroyables méandres de la vie quotidienne actuelle. Par exemple, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi je paye 60 € pour mon forfait alors que je vois partout des forfaits à 20 €, et j'ai beau appeler, insister, on me répond que mon tarif est normal. On a sans arrêt l'impression gênante d'être les dodos de ce système.

BD - On n'a plus d'interlocuteurs, on parle avec des boîtes vocales toute la journée.

GK - L'histoire de la latte du lit commandée par Internet m'est vraiment arrivée. C'était un chemin de croix infernal pour changer cette latte, le magasin me renvoyait chez le constructeur en Suisse, en Suisse on me renvoyait vers le magasin, etc. Tout le monde

vit ça au quotidien pour l'assurance, la banque, l'abonnement téléphonique, tapez 1, tapez 2, ça prend un temps fou. Il faut bloquer un après-midi pour résoudre un truc, et encore, on n'est même pas sûr d'y arriver ! On se demande si on n'est pas soi-même inadapté puis on parle aux gens et on s'aperçoit que tout le monde vit à peu près le même truc. J'ai frôlé le burn-out avec ça.

BD - La vie quotidienne est devenue une hallucination permanente. Pour faire nos films, on est souvent débordés par la réalité.



Le film tape très juste et avec grande précision sur les absurdités technologiques de l'époque comme dans cette scène où Marie (Blanche Gardin) stocke ses divers identifiants et mots de passe dans son congélateur !

BD - Oui, on passe notre temps à refaire des mots de passe.

GK - Tu finis par mettre le même mot de passe partout avec le risque de te faire tout pirater d'un seul coup ! Puis il y a les indices de sécurité de ton mot de passe, alors il faut en refaire un plus compliqué et plus difficile à mémoriser...

BD - On vit dans un asile à ciel ouvert ! Et on n'a pas le choix, on ne peut plus dialoguer avec une personne humaine. Après, on s'étonne qu'il n'y ait plus d'emplois. Ben oui, il n'y a plus personne nulle part alors pourquoi n'y aurait-il pas de chômage ? Et s'il n'y a plus d'emplois, pourquoi y aurait-il une retraite à 64 ans ? Tout est aberrant. Les gens sérieux qui réfléchissent à notre avenir savent qu'il y aura de moins en moins d'emplois, que les machines et les ordinateurs feront le boulot, qu'il n'y aura plus personne pour cotiser à la retraite.

Vous montrez qu'il est difficile de protester auprès de quelqu'un dans le monde technologique : le pouvoir y est diffus, anonyme, mondialisé, désincarné.

BD - On s'est documenté auprès de hackers. Le principe du cloud, c'est que les infos nous concernant sont réparties dans plusieurs endroits dans le monde. Mais il existe quand même un endroit physique où il est possible de supprimer une information, endroit généralement situé en Californie. C'est pour ça que Marie part à San Francisco.

GK - Nos trois personnages sont perdus face au monstre numérique.

BD - Ils se sont rencontrés pendant le mouvement des gilets jaunes, et heureusement qu'ils sont devenus amis et s'épaulent. Comment partir seul à l'assaut de pareille forteresse ?

GK - On parlait déjà de cette France périphérique dans *Le Grand soir*. Dans *Effacer l'histoire*, on les voit isolés dans leur lotissement, ils ne prennent pas leur voiture pour limiter leur consommation d'essence et leur kilométrage, petit gag récurrent, mais qui montre bien qu'ils sont coincés chez eux.

Cette solitude, cet isolement, était-ce pour vous l'essence du mouvement des gilets jaunes ?

GK - Au départ, le film était centré sur un seul personnage, un gilet jaune avant la lettre, en lutte contre tout ça, l'isolement, la précarité, la numérisation des services publics... Sauf qu'on a écrit une version juste avant que le mouvement ne se déclenche.

BD - Du coup, on a eu peur d'être soupçonnés de suivisme opportuniste.

GK - On a alors décidé de changer de sujet et d'écrire pour trois personnages principaux, qui ont chacun des problématiques différentes même si elles se rejoignent.

BD - On voulait aussi faire passer l'idée du collectif dans un monde de plus en plus individualiste, avec des outils électroniques qui font que les gens sont de plus en plus isolés.

GK - Corinne (Masiero) a vraiment pleuré pendant la scène sur le rond-point. On savait qu'elle était partie prenante dans le mouvement des gilets jaunes, mais on ne savait pas à quel point. Ça a été hyper important pour elle, ça lui a redonné confiance dans la faculté des gens à se mobiliser et s'unir. Elle en avait marre des manifs qui ne menaient à rien et était au bord, elle aussi, du burn-out. Quand t'es Don Quichotte et que tu chasses les moulins à vent, au bout d'un moment, t'en as marre. Les gilets jaunes lui ont redonné la pêche.

BD - J'ajoute une anecdote. On cherchait une ville pour écrire, se mettre dans l'ambiance, pas trop loin de Paris. On a choisi Arras. De fil en aiguille, on a décidé de tourner aussi là-bas et on a trouvé notre lotissement dans la banlieue d'Arras. Un mois avant le tournage, Corinne nous demande où on va tourner, on lui dit « dans le Nord, près d'Arras ». « Naaan, pas à Saint-Laurent-Blangy ?! ». « Beeein, si ! ». « Quoi ! Mais vous êtes cinglés ! ». En fait, c'est la ville où elle a passé son enfance, fait les 400 coups, et en a pris aussi plein la tête ... Hasard total ! Il y a 35 000 communes en France et on a choisi pile celle-là !

Le film montre que les fractures sociale, économique et numérique sont liées ?

BD - Tout est lié ! Il y a quelques jours, j'ai présenté un de nos films au cinéma en lutte : *La Clef*. Voir un film ensemble en salle, ce

n'est pas du tout pareil que de le voir seul chez soi sur un écran de télé ou d'ordinateur. C'est aussi pour ça qu'on filme beaucoup en plans larges : ce n'est pas à nous d'insister sur tel ou tel détail par un gros plan, c'est au spectateur d'explorer l'image. Et en salle, on vit ce moment-là ensemble. Alors que chez-soi, on est seul, et on paye pour cette société numérique qui nous isole.

GK - On peut penser ce qu'on veut des gilets jaunes mais ce qui revient tout le temps, c'est que sur les ronds-points, les gens se sont remis à se parler, à se rencontrer, à retisser du lien social. Et ça, c'est énorme. Ils habitaient à dix mètres les uns des autres, mais ne se parlaient pas. Le film, c'est le regroupement de trois solitudes qui se côtoyaient en s'ignorant.

BD - Quand Christine (Corinne Masiero) se rend au site de VTC pour lequel elle travaille pour savoir pourquoi elle ne reçoit pas plus d'étoiles, on lui demande si elle veut plus de likes, d'amis. Elle répond « non, les amis ça va ». J'adore ce moment, ça veut

dire qu'elle a des amis, des vrais. Dans le virtuel, avoir 10 000 amis, c'est pareil qu'avoir zéro ami.

GK - Le numérique induit aussi la fermeture des services publics, chose qui se ressent plus dans les campagnes que dans les grandes villes. Ça devient difficile de trouver une poste, un médecin, un hôpital, il y a une désertification des services qui s'amplifie.

Vous parvenez à faire rire de ces choses qui ne sont pourtant pas drôles.

GK - Quand on renvoie Bertrand (Denis Podalydès) vers une autre poste à cinquante bornes, c'est drôle, mais ce qui est triste, c'est que c'est vrai.

BD - Je croyais avoir inventé la formule "cœur de hauts de France" où est située cette poste, mais ça existe vraiment. "Cœur de hauts de France", c'est vraiment la novlangue. C'est sûr que ça sonne mieux que "Foie de bas de France" !





Bien qu'en difficulté économique, vos personnages ne sont pas dans la misère matérielle. Vous montrez que le mal-être contemporain ne touche pas que les plus pauvres. Ou que certains biens de consommation que le commerce moderne tient à nous fourguer ne rendent pas les gens heureux.

BD - Quand je retourne voir les gens dans mon bled, je les trouve aisés, comparativement à notre époque. J'ai grandi dans une ferme où le confort était minimal, où j'étais d'ailleurs très heureux. Aujourd'hui, dans ces zones pavillonnaires, ils ne sont objectivement pas dans la misère totale. Mais ils ont des crédits sur le dos.



GK - Le lotissement où on a tourné est pas mal, voire mignon, les habitants y ont un certain confort. Par contre, on a remarqué qu'ils ne se parlaient presque pas. Ils rentrent chez eux, regardent la télé, il n'y a pas de vie collective.

BD - La misère de ces gens n'est pas économique mais existentielle. On a connu un type qui était matériellement

bien installé, marié, enfants, pavillon, qui allait bosser à Paris et rentrait tous les soirs tard chez lui, il a fini par péter les plombs. Son temps de transport était trop long, ça faisait une vie débile avec trop de pression. Au bout de X années, il n'a plus supporté, il s'est suicidé.

GK - Souvent les enfants avaient chacun leur chambre mais ils y restaient enfermés à jouer aux jeux vidéo, pas curieux du tout de notre présence. On a tourné ce film au milieu des habitants, on a quasiment vécu avec eux le temps du tournage. Parfois, c'est grâce à ça qu'ils ont fait connaissance entre eux.

Ce que vous racontez dans le film s'est donc aussi passé dans la réalité, grâce au tournage ?

BD - Oui, mais c'est aussi pour ça qu'on fait des films. A chaque fois, on vit une aventure. On a toujours tourné en décors naturels, on a toujours rencontré les gens vivant dans nos lieux de tournage. C'est extraordinaire parce qu'ils nous apportent quelque chose à chaque fois.

GK - On ne transforme pas les maisons ou appartements où on tourne, c'est intéressant sociologiquement d'observer la déco des gens, leurs goûts, comment ils vivent. Par exemple sur ce film, il y avait une pompe à bière dans chaque maison.

BD - On n'en revenait pas ! C'est sans doute parce qu'il n'y a plus de bistrot à proximité. Un scénariste ne pourrait pas inventer un détail pareil. Et ils avaient tous aussi un énorme écran plat devant leur lit.

Vos films sont-ils fondés uniquement sur ce que vous observez et vivez, ou aussi sur des ouvrages ? Je pense aux travaux du géographe Christophe Guilluy qui a mis en évidence la France périurbaine, ou à des romans comme Leurs enfants après eux de Nicolas Mathieu.

BD - Je vis en zone périurbaine à quinze bornes d'Angoulême, je passe mon temps en vélo (électrique, hein, soyons honnête !), bref, ça fait vingt ans que j'observe l'évolution de la France et ce n'est pas étonnant que ça se retrouve dans des films ou des livres.

GK - Au moment du Grand soir, je me souviens d'un dossier dans Télérama sur la France périphérique où il y avait nous, Depardon, et peut-être ce géographe.

BD - Ce n'est pas pour me mettre en avant, mais le jour où j'ai vu le litre de diesel passer les 1,50 €, j'ai pensé que ce serait le bordel. C'était sûr ! Les gens se faisaient plumer, comme les dodos. On les a incités à vivre loin des centres-villes parce que c'est moins cher, à s'endetter, puis on les a incités à rouler au diesel parce que c'est moins cher, et puis après, on leur met le diesel au même prix que le super. Ils se sont fait totalement BAISER ! Le truc des gilets jaunes a rattrapé ce qu'on pressentait. C'est normal après que les gens se révoltent, ils se disent qu'il y a un problème dans le système. A la télé, il y a plus de débats sur le foot que sur les retraites, c'est fou.

Dans une scène, Christine explique comment elle a craqué à cause de son addiction aux séries télé, assimilées à une drogue dure. Pour vous, les séries symbolisent aussi l'économie libérale et technologique ?

GK - Au départ, on disait que ce serait un film qui se passerait uniquement au téléphone. On nous demandait comment on allait filmer ça, que ça risquait d'être chiant. Mais en fait, tout le monde est vissé sur son téléphone, même les vieux, j'en suis stupéfait. C'est une nouvelle addiction. Alors il y a les jeux vidéo pour les gosses et les ados, et les séries pour les adultes. Les séries aussi créent une addiction, on est bloqué chez soi sur son canapé, et on est content parce qu'on ne reprend pas sa bagnole pour sortir. Pompe à bière et écran géant, t'es chez toi et tu as ton bar et ton cinéma ! Et puis ce n'est pas cher... Du moins on croit que ce n'est pas cher, parce qu'au final, faut prendre trois ou quatre abonnements différents.

BD - Si tu fais le compte, tu passes six heures par jour sur les séries ce qui ne fait pas cher au tarif horaire. Sauf que tu le payes cher dans ta tête, parce que

t'es carrément en perfusion de séries. Le patron de Netflix a dit récemment que son véritable concurrent, c'est le sommeil. C'est quand même énorme ! Le concept de temps de cerveau disponible est dépassé par encore pire.

GK - Avant, on se parlait des films à la machine à café, maintenant on discute séries. Si t'as pas vu *La Casa de papel* ou *Game of thrones*, t'es out, hors du coup. Ce qui est fou aussi avec internet, c'est que tout le monde est noté sur tout, comme avec le personnage de Christine. On note les restos, les taxis, mais le chauffeur aussi peut te noter si t'es un mauvais client. On se retrouve tous notés, surveillés, comme à l'école.



BD - Les notes, c'est aussi une manière de traquer les défauts pour les supprimer. Or, nous ne sommes que défauts, c'est ce qui caractérise l'être humain. On était trop content de sortir de l'école, ce n'est pas pour y retourner ! Déjà, on te force à te normer par la scolarité, admettons, il faut bien apprendre à écrire, lire et compter, mais si après, on continue avec des notes dans toute la vie adulte, non mais attends, ça va ! Quand tu vas crever, un esprit va te dire "je vous donne 2 sur 20 pour votre vie" ? Au secours !

Parlons des comédiens. Vous avez déjà évoqué Corinne Masiero, mais pour quelles raisons l'avez-vous choisie ?

GK - Pour *Louise Wimmer*, un film extraordinaire où elle est géniale. Après, on l'a plus ou moins suivie, avec son côté grande gueule qui nous plaisait. On s'est dit, c'est Depardieu au féminin. Quand on fait un casting et qu'on sait qu'on va passer un mois avec les comédiens, faut qu'on se marre, qu'il se passe quelque chose.

a
BD - On compare avec Depardieu pour les bonnes raisons, des raisons de jeu. Elle a ce côté animal, instinctif, mais elle est aussi très précise, très juste.

Et Denis Podalydès ? A priori, on ne l'imaginait pas coller à votre univers...

GK - Il nous a toujours fait rire. On aime les films des frères Podalydès, c'est toujours excellent.

BD - Leurs aventures fraternelles, c'était vraiment intéressant et drôle. C'est une espèce de Woody Allen français, il est fragile, juste, touchant... C'est quand même extraordinaire un mec comme ça. Quand on lui a proposé le rôle, il a dit "de toute façon,

je le fais, quoi qu'il arrive". C'était un vrai cadeau pour nous, ça a permis de lancer le film, rassurer les financiers, les producteurs.

GK - Il était exactement le personnage lunaire qu'on avait imaginé, il a le don de la comédie.

BD - Et il n'est jamais prétentieux. Il ne se fait pas mousser et l'air de rien, il cherche comme un fou, il essayait de nous faire plaisir, de servir au mieux le film... Hyper généreux, jamais jube, vraiment trop bon.



Par contre, Blanche Gardin semblait correspondre à votre univers et votre humour.

GK - Blanche, c'était l'évidence.

BD - Et même plus que ça. Quand on la connaît, on se dit qu'il y a une vie après la mort. Tu la vois sur scène, elle dépasse tout. Quand on est allé lui proposer le rôle, on n'y croyait pas trop, c'était aussi flippant que d'aller voir Depardieu. Blanche est un sommet d'humanité, de justesse, de vérité, de courage, de drôlerie. Au début, elle a refusé parce qu'elle avait son propre film à écrire. Alors on lui a dit que notre film était avec Viggo Mortensen et là, elle a fait "ah ben finalement, mon film, je peux le faire plus tard" !

GK - Elle n'était pas dupe de notre argument Viggo...

BD - Bon, ça va, elle était avec Denis, c'est pas mal quand même !

GK - Blanche est hyper exigeante, ce dont on se doutait en voyant ses spectacles. Le cinéma, ce n'est pas forcément son truc.



BD - Elle aurait très bien pu nous dire non.

GK - Elle aurait dit non, on n'aurait pas insisté. Mais elle a dit oui, et avec enthousiasme. Le trio de nos acteurs principaux s'est formé comme ça et c'était intéressant parce qu'ils sont tous les trois très différents, physiquement et psychologiquement. Tous les trois ont accepté assez facilement notre proposition grâce à nos films précédents et à Groland. Il y a une communauté d'esprit entre nous.

Blanche, Corinne et Denis sont nouveaux dans votre univers, mais on voit également vos fidèles faire une apparition, de Benoît Poelvoorde à Michel Houellebecq, en passant par Vincent Lacoste ou Bouli Lanners.

GK - On s'est dit que c'était notre 10^{ème} film en comptant le moyen-métrage avec Brigitte Fontaine, donc une occasion de regrouper les gens qu'on aime bien. Par contre, on avait oublié que dans *Near death expérience*, Michel jouait déjà un gars qui voulait se suicider. Chaque fois qu'il vient dans un de nos films, c'est pour un suicide !

BD - Poelvoorde, en une scène, il m'arrache le cœur. Il me fait penser aux vieilles de Goya. Dans cette scène de livreur Uber, il est vaguement drôle mais surtout d'une émotion à faire peur. Il est passé nous voir à Arras et il nous a donné ça ! C'est fort. Il a tout mis sur la table.

C'est votre premier film produit par Sylvie Pialat. Vous la connaissiez, ou est-ce une forme d'hommage indirect au cinéma de Maurice ?

GK - Sylvie, on la connaissait dans la vie, c'est une bonne déconneuse, on se disait toujours qu'on ferait un film avec elle.

BD - On la connaît depuis l'époque de Maurice, il nous aimait bien. Il adorait la télé.



GK - Les films de Maurice Pialat, c'est du concentré d'humanité, de force, de naturel du jeu.

BD - Avec une dureté qui impose des silences. Il s'y passe toujours quelque chose à chaque seconde, c'est balèze. Nous, à côté de lui, on est gentillets. Pialat, derrière, tu sens que ça ne rigole pas. Cela dit, j'ai revu notre film hier, je ne le trouve pas que drôle.

GK - Pour en revenir à Sylvie, on l'apprécie comme productrice mais on l'aime aussi en dehors du métier, comme tous les gens avec qui on travaille. On est content du boulot avec elle, elle a un regard juste, elle était toujours là au bon moment pour dire les bonnes choses.

Vous avez vraiment tourné dans les lieux physiques des GAFA ?

BD - On est allé dans la Silicon Valley, mais la scène où Marie se fait jeter, on l'a tournée au Louvre Lens.

GK - On en a bavé avec les noms des marques, on n'a pas le droit de mentionner Apple par exemple, c'est dingue.

BD - Les grandes marques sont mieux protégées que les personnes physiques. On n'avait pas le droit de

citer Cupertino, la ville d'Apple. C'est comme si on n'avait pas le droit de citer Clermont-Ferrand parce que c'est la ville de Michelin ! Non mais on rêve !

GK - On a été obligé de blanchir les masques Anonymous avec des effets spéciaux, parce que les droits de ces masques appartiennent à la Warner.

BD - Même ce symbole d'anarchisme est privatisé par une multinationale. On est cernés.



Vous voyez Effacer l'historique comme un film comique, désespéré, ou simplement lucide ?

GK - Tragicomique. Nos films sont toujours un peu comme ça. Par exemple, je vois *Le Grand soir* comme une comédie alors que beaucoup de gens le trouvent très dur. Différents registres se mêlent dans *Effacer l'historique*, et peut-être que la tragédie prend le pas sur la comédie, mais je trouve ça bien : ça veut dire que le fond l'emporte sur la forme.

BD - On vit une époque où il y a quand même un gros souci. Là, on est dans un vieux bistrot et il faut se battre contre tous les Starbucks et compagnie. Tous les lieux intéressants sont tenus par des vieux qui vont partir à la retraite, mais après eux, ça va être le monde que pressent Houellebecq depuis toujours.



ENTRETIEN BLANCHE GARDIN

Connaissez-vous le travail de Benoît Delépine et Gustave Kervern ?

Je les admirais de loin depuis longtemps. Secrètement, j'avais très envie que cette rencontre ait lieu un jour. C'est bizarre les rencontres, quand on sait d'avance que ça va marcher, et bien ça marche vraiment. Chaque fois que je voyais leurs films, je me disais que j'avais un lien très intime avec eux, qu'on était frères et sœur. Quand je les ai rencontrés, j'étais très intimidée, je les ai beaucoup observés, comme Jane Goodall avec les gorilles. Il fallait que je parvienne à trouver la porte pour pouvoir vraiment être avec eux. La magie a finalement opéré. Je ne sais pas si c'est moi qui me suis adaptée à eux ou l'inverse, mais il y a eu une union sacrée assez dingue. Artistiquement, je n'avais jamais vécu ça.

Vous étiez prête à travailler avec eux les yeux fermés ou est-ce le scénario qui vous a décidée ?

Les thèmes soulevés par le scénario me parlaient, et je reconnaissais leur patte sociale et poétique qui me touche profondément. Et puis c'était drôle. Je crois que je me reconnais dans tous les personnages de Kervern et Delépine ! Dans Depardieu dans *Mammuth*, dans Yolande Moreau dans *Mammuth* et *Louise-Michel...* Je me reconnais dans ce qu'on a tous en nous et avec lequel on peut tous être d'accord. Ce n'est pas facile de se trouver chouette tous les matins quand on se regarde dans le miroir mais il y a toujours à l'intérieur de nous un endroit qui est respectable, et cet endroit est notre humanité. Dans les personnages de Kervern et Delépine, il y a toujours cette part. Il n'y a pas de personnages foncièrement antipathiques chez eux, ils nous ramènent toujours à une part acceptable de nous-mêmes. Marie, je l'ai acceptée à 100%.

Marie semble plus glandeuse et velléitaire que ce qu'on imagine de vous puisque votre carrière suppose énormément de travail et de détermination ?

Oui, enfin, je n'ai pas toujours été bosseuse. J'ai été glandeuse, j'ai été paumée, et je crois qu'on l'est tous à certaines périodes de nos vies. On n'est jamais une seule personne, on est mille personnes au cours d'une vie. Même encore maintenant, j'ai des moments où je me sens comme Marie, où je peux me dire à quoi bon, surtout face à ces nouvelles valeurs que le monde a créées et qui sont moches, disons-le.



Je parle de ce darwinisme économique un peu dégueulasse où on a le choix entre s'adapter ou crever. On est forcé de se reconnaître là-dedans, même si on fait partie des gagnants du jeu. On pourrait très bien se retrouver du côté des perdants, ou bien se lever le matin pour aider les gens au lieu d'aller faire du fric... Je crois qu'on a tous en nous ce rapport au monde qui ne va plus du tout, où on se sent coupé des générations qui arrivent après, et coupé de celles d'avant.

Le film parle du darwinisme économique mais aussi numérique. Partagez-vous ce rapport problématique aux nouvelles technologies dont parle le film ?

Comme beaucoup de gens, je me sens à la fois larguée et obligée d'y avoir recours. C'est une forme d'esclavage. On se sent moins seul en ayant son portable en poche mais on sait que ce n'est pas vrai, qu'on est toujours aussi seul. On appelle de moins en moins les gens, on fait des textos pour maintenir un lien qui n'est pas vraiment un lien. Ces nouveaux outils amènent une sorte de paresse humaine.

Le film aborde aussi le flicage numérique qui s'exerce à notre insu et dont est victime Marie avec le chantage de la sextape.

Oui, tout ça va finir par faire de nous des citoyens "modèles" pour pas qu'on nous ressorte des choses vécuées dix ans avant. On s'achemine vers un contrôle social qui sera de plus en plus pris en charge par les individus eux-mêmes, on ne laissera plus de traces qui pourraient être retenues contre nous, on va tous se tenir à carreau. Tout cela est bien organisé.

Avec le virtuel, on ne sait plus vers qui se tourner quand surgit un problème, ce que montre l'échec de Marie ou de Bertrand qui se heurtent à des vigiles ou à des robots.

Marie va chez Google comme si Google était une personne. Non, c'est perdu d'avance. Le pouvoir des GAFAs est diffus, non localisable. On porte tous un sentiment de rébellion face à la puissance de ces sociétés du numérique mais en même temps, on sait qu'on ne peut pas faire autrement, qu'il faut s'adapter. Il y a aussi un côté ludique dans les usages numériques, c'est extrêmement pervers. C'est impossible de dire aux gens "bon, on arrête avec les téléphones mobiles", on est trop addicts, moi la première à mon petit niveau d'utilisation. Si je n'ai pas mon téléphone, je ne sais plus où je suis à tous les sens du terme. Le téléphone, c'est notre bureau, c'est la personne à qui on demande son chemin... Un jour, à Lille, j'ai beaucoup bu et j'ai fracassé mon portable en me disant "ça suffit la société de consommation". Le lendemain, je me réveille et je réalise que mes billets de train étaient dans le portable ! J'étais perdue, je ne savais plus l'heure du train, ni même où était la gare. Je suis restée là comme une pauvre plante en train de mourir. Je n'avais même plus le réflexe de demander mon chemin à un passant. Les portables nous font perdre le sens du réel. De ce point de vue-là, ce film me parle.

Le passage où vous stockez vos mots de passe dans le frigo est très drôle et très parlant sur une certaine absurdité de l'époque.

Et parfois, l'ordinateur vous suggère un mot de passe. En fait, c'est l'ordi qui connaît vos mots de passe. On se sent du coup en sécurité comme si notre ordi était un fidèle ami, avec des valeurs... et non en fait, pas du tout ! On ne sait pas pourquoi on ferait confiance à cette machine.

Pensez-vous que les nouvelles technologies et les nouvelles formes de précarité ou de solitude sont liées ?

Oui. Ce film fait la critique du progrès et je n'ai aucun problème avec ça. Quoi qu'on en dise, il y a une critique du progrès à formuler, et qui n'est pas nécessairement réactionnaire. On pourrait vraiment faire autrement, on pourrait progresser humainement plutôt que seulement technologiquement. On est trop persuadés qu'on est les meilleurs parce qu'on est la version la plus récente de l'humanité, mais en fait, pas forcément, ça ne marche pas comme ça. D'ailleurs, si on parle avec des geeks, ils vous diront que ce n'est pas forcément la dernière version de l'iPhone qui est la meilleure. Le progrès n'est pas obligatoirement linéaire. J'assume totalement une certaine critique du progrès et ce film en est une belle illustration : on assiste à une destruction du lien social à travers notamment le progrès technologique. Et puis ça amène à une uniformisation d'une tristesse absolue. Dans les bars, les gens ne parlent plus que de la dernière série télé, c'est devenu l'unique sujet de conversation.

Christine est addict aux séries et elle est jouée par Corinne Masiero, célèbre pour son rôle dans une série, Bertrand a des problèmes avec internet mais il a un écran géant et plusieurs abonnements de box... Le film pointe la contradiction dont vous

parliez : nous désirons la technologie tout en la redoutant dans une nouvelle forme de servitude volontaire.

C'est de plus en plus difficile de mener une vie qui soit en accord avec nos idées, on est dans des contradictions sans précédent. Il n'y a jamais eu aussi peu de cohérence qu'aujourd'hui chez les individus. Les plus grands écolos allument leur portable le matin alors qu'on sait que les technologies polluent. On ne sait pas vers quoi tout cela va nous mener mais pour l'instant, ce n'est pas marrant du tout.

Vous venez du stand-up : était-ce différent voire difficile pour vous de jouer un texte et une mise en scène qui ne sont pas de vous ?

Ce qui s'est passé avec Kervern et Delépine est assez exceptionnel, je ne pense pas que je vais le revivre. Il y a eu comme une fusion entre nous, on s'est compris à un niveau où les humains se comprennent rarement. J'ai mis beaucoup de moi dans le film et je ne crois pas que ça a été une expérience de cinéma ordinaire. Je n'ai pas eu le sentiment de jouer, d'interpréter, j'ai été à la fois spectatrice et plongée dans le chaudron Kervern-Delépine où bouillonnait une sorte de potion magique. Je suis sortie de ce tournage exsangue, mais pour les bonnes raisons. Du coup, je ne peux pas vraiment faire de comparaison générale entre le cinéma et le stand-up. Avec le stand-up, on a l'impression de contrôler son outil, on ne se voit pas, alors que là, je me voyais. Et je voyais les deux gus arriver le matin sur le plateau, regarder la séquence qu'on devait tourner, dire "ça ne va pas, c'est de la merde !", puis piétiner leur propre scénario et repartir bouillonner dans leur coin avec ou sans moi... Mais tout en restant adorables, généreux, gentils avec tout le monde. Ils tournent en plans-séquence, ne coupent pas, laissent les acteurs se déployer... Moi, j'ai proposé beaucoup de choses, y compris en amont sur le scénario, parce que j'ai du mal à jouer des dialogues que je n'ai pas écrits. C'était génial.

Vous êtes habituée à être seule sur scène... Quel effet cela vous a fait de jouer avec d'autres actrices et acteurs en face de vous ?

C'est différent, et ça ne l'est pas tellement, parce que le public qui vient aux spectacles est aussi un personnage avec qui on dialogue. On joue avec le public, et ce n'est pas une façon de parler, c'est vraiment ça. Le public est différent chaque soir et on réagit selon ce qu'il renvoie. Au cinéma, il y a aussi un public, c'est l'équipe. On a envie de leur plaire, de les faire rire... Mais c'est génial de jouer avec de grands comédiens et de les découvrir, et sur ce film, j'ai eu la chance de voir défiler des gens hallucinants, en commençant par Corinne Masiero, Denis Podalydès et aussi Houellebecq, Poelvoorde, Lacoste... que des pointures, j'étais aux anges.

Au final, vous reprenez de ce film l'aspect comédie ou le côté flippant sur l'époque ?

Aujourd'hui, on parle souvent de dramédie, ce terme-là me semble convenir. Comédie, ça induit trop de relativisme : "allez, tout ça n'est pas très grave, on va en rire". Or, ce n'est pas du tout le point de vue du film, il est beaucoup plus désespéré que ça. C'est un film qui constate une certaine défaite mais en gardant un espoir dans les individus et leur humanité, dans ce qu'on continue de porter en nous, malgré tout. C'est un film dramatique sur les nuisances du système mais joyeux sur les gens. En chaque individu, il y a toujours cet espoir que l'autre nous veuille du bien.



ENTRETIEN DENIS PODALYDÈS

Connaissez-vous le travail de Kervern et Delépine et y étiez-vous sensible ?

Très sensible. Je connaissais *Mammuth*, *Le Grand Soir*, *Saint Amour*. Chaque film m'avait marqué, notamment dans son style : le mélange de rigueur formelle et d'extrême liberté dans le ton, la narration et le jeu. Le dadaïsme et l'austérité de moyens, au profit d'une acuité politique et d'une force comique irrésistible. Un cinéma qui n'imité aucun autre, autonome, rayonnant, exigeant, et pourtant d'une humanité et d'une humilité rares. Pendant le tournage, j'ai regardé les films que je n'avais pas vus, *Aaltra*, *Avida*, *Louise-Michel* et *Near Death Experience*. Leur cinéma est fou, hyper audacieux, d'une richesse esthétique très mystérieuse et variée (chaque film a sa tonalité particulière), avec des acteurs extraordinaires, Bouli Lanners, Yolande Moreau, Albert Dupontel, eux-mêmes, et les étranges comparses qui viennent hanter les films, à l'image de Michel Houellebecq, avec qui j'ai tourné une scène où il m'a fasciné. Plus je voyais leur cinéma, plus j'étais heureux d'en être et de me fondre dans leur paysage.

Comment êtes-vous entré sur ce projet ? Ce sont eux qui vous l'ont proposé ?

Ils me l'ont proposé. J'ai bondi, trop heureux et trop fier qu'ils aient pu penser à moi.

Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario ?

C'était un synopsis assez court qui ne concernait que mon personnage, à partir de l'image du dodo. Très drôle, très net, avec déjà des scènes parfaitement décrites, vives, drôles et touchantes, que j'ai aimées instantanément, me réjouissant d'avoir à les jouer. Donc, en dix minutes de lecture, j'étais absolument conquis, j'avais de toute façon dit oui, oui, oui.

Connaissez-vous des Bertrand (votre personnage), voire vous y reconnaissez-vous ?

Qui n'en connaît pas ? Eh oui, je m'y reconnais entièrement. Il y a en moi un pigeon d'une confondante naïveté, voire, dans certains domaines (et notamment informatiques), proche d'une inquiétante bêtise. Bertrand est infiniment vulnérable (Plus que moi !). Gustave et Benoît aimaient qu'il ne soit jamais en force, en virtuosité, et que je ne joue surtout pas comique. Mais c'est au trio même que je m'identifie, à la fois désœuvré et volontaire, accablé et débordé, mais aussi plein de fantaisie, de désinvolture, d'espoir malgré tout.

Avez-vous le même genre de rapport que Bertrand avec la numérisation de tout ?

J'ai ouvert des centaines de comptes sur des centaines de sites, j'ai donné des centaines de fois

mon numéro de carte bleue, je me suis perdu dans les profondeurs du net parce qu'on m'avait demandé d'acheter un logiciel pour obtenir une chaîne sportive, j'ai parfois téléchargé jusqu'à cinq ou six fois le même logiciel, j'ai ouvert des mails douteux, j'ai coché, décoché des cases, dit bonjour, merci, oui je suis satisfait, vu s'effacer quantité de renseignements parce que le délai de la session avait expiré, recommencé avec fureur, claqué mon ordinateur de rage, bref j'ai donné dans tous les panneaux avec la certitude - pour me consoler et m'indigner - que nous étions sûrement des milliers voire des millions comme ça, perdus, sans lien les uns avec les autres, hurlant parfois de dépit et d'impuissance sur le clavier. Heureusement, je ne suis pas dans la dèche comme Bertrand, et je suis entouré, protégé.



La fille de Bertrand est victime de harcèlement en ligne. Vous ou vos proches avez vécu ce genre de choses ?

Non, pas du tout.

Bertrand représente-t-il nos contradictions à tous ? Il est accro aux nouveaux usages numériques mais en est parfois victime...

Il est dans un état de dépendance, croyant que son salut passera nécessairement par-là, et parce qu'il est engagé depuis longtemps dans de multiples connections, Facebook, avec laquelle il est en guerre, jusqu'à la plus séduisante de toutes, la voix des îles, Miranda, ultime étape de son aliénation. Ses fantasmes, sa sexualité, son amour, sont entièrement numériques.

Plus généralement, internet, les réseaux sociaux, les nouvelles technologies vous séduisent ou vous angoissent ?

Je suis hors réseau social. Je n'ai plus Facebook – même si je n'ai jamais réussi à m'en effacer complètement, parce que c'est quasiment impossible et j'ai renoncé, donc il reste ma photo, mais je ne l'ouvre jamais –, je n'ai ni Twitter, ni Instagram, ni rien. Je suis sur mon ordinateur la plupart du temps non pas pour naviguer dans les images et les sites, mais pour écrire et faire du courrier, c'est tout. Je n'ai ni aversion, ni angoisse, n'éprouve ni séduction, ni dépendance. Parce que je ne suis pas seul et ne me sens pas seul.

Partagez-vous l'idée du film selon laquelle les nouvelles technologies renforcent voire créent de la solitude, de l'isolement ?

Oui, je pense. Cela crée de fausses communautés, me semble-t-il. Une multitude de faux semblants, d'illusions de liens, de rencontres, de débats, etc. Même les blogs, les forums, je ne lis jamais ça, c'est à la fois assourdissant et d'un silence de mort, toutes ces lignes de dialogue parfois chargées de haine

ou de passions formatées, de phrases mal écrites, etc. Je dis cela, mais en ayant si peu usage de ces technologies, j'ignore sûrement tout un monde fourmillant, passionnant, qui, malgré l'illusion, vit d'une vie quasi réelle, à force d'être ramifiée et diversifiée, et c'est moi qui bascule probablement dans l'illusoire, bien plus isolé que je ne le crois. Je le vérifie d'ailleurs à ce que je suis très souvent le dernier averti des événements, de ce qui arrive chaque jour... Et je sais que chaque jour sur internet, s'écrivent aussi des propos évidemment pertinents, peut-être géniaux, qui ne me parviendront que très tard, dans un livre ou un journal publié...

Comment s'est passée la relation de travail avec Kervern et Delépine ?

Pour moi de la manière la plus agréable et la plus passionnante, dans un mélange de gaieté, voire de déconade et d'extrême exigence et concentration. Gustave et Benoît ne cessent à aucun instant de travailler au film, de réfléchir, de réécrire, de chercher la scène, de répétition en répétition, de prise en prise ; en même temps, fusent des blagues, l'équipe est souriante, généreuse, Benoît a ce rire extraordinaire qui rayonne et vous chauffe, Gustave glisse de manière très légère et comme s'il ne s'en apercevait pas lui-même une petite vanne, et dans le même temps vous recadre, demande autre chose, autrement, vous bouge, ne vous laisse pas vous endormir dans un savoir-faire ou dans la comédie confortable. Une scène peut prendre beaucoup de temps à venir, à trouver sa forme. La scène où je viens récupérer un téléphone, que j'arrache des mains d'une camarade

de classe de ma fille, ne s'est trouvée qu'au terme d'une série de choix, de coupes, de déplacements, jusqu'à parvenir à l'épure. Ils peuvent tout à fait renoncer à une phrase de dialogue juteuse à la lecture, mais qui au tournage s'avère contraire à la vie de la scène.

Et avec vos partenaires Blanche et Corinne ?

J'ai adoré travailler avec elles, répéter, jouer, attendre, recommencer, discuter, ne pas discuter, rêver, rire, tout le cycle de relations qu'un tournage suscite chaque jour. Dans l'atmosphère générale du film, nous ne pouvions qu'être en confiance. On ne se connaissait pas, on s'est trouvés, jour après jour, sans sur-jouer la complicité, ce à quoi on est parfois condamné quand on tourne une comédie, où il faut que tout le monde soit hilare, se tombe dans les bras, etc. J'ai beaucoup aimé leur délicatesse, leur secret, leur façon d'être, et leur personnage : la fragilité et la fantaisie qui émanaient d'elles. Je rêve d'une suite, qu'on en fasse d'autres, qu'on se retrouve encore et encore.

Je dois dire aussi que ces relations délicieuses se partageaient avec l'équipe, avec les acteurs et les personnes qui venaient jouer une journée ou deux dans le film, les voisins aussi, ceux de Saint-Laurent Blangy où nous tournions les scènes d'intérieur. Une communauté réelle et bien vivante s'est créée là, pendant les trois semaines, le petit mois où nous sommes restés dans la région d'Arras.

Comment voyez-vous ce film ? Comédie ? Tragédie ? Désespéré ? Optimiste ?

Comédie oui, désespérée et optimiste, ce n'est peut-être pas contradictoire. J'aime les comédies qui font rire avec ce qui n'est pas drôle. Il n'y a pas de bonne comédie sans un fond désespéré; et le rire qu'elle provoque, ça suffit à lui donner sa couleur optimiste, sa raison d'être, sa force subversive.





ENTRETIEN CORINNE MASIERO

Avant de tourner ce film, quel était votre rapport au travail de Kervern et Delépine ?

J'étais fan de ce qu'ils représentaient : la liberté, l'humour, l'audace. Leur premier film, *Aaltra*, je l'avais trouvé dingue. Quand ils ont envie de quelque chose, ils vont jusqu'au bout, que ce soit dans le fond ou la forme, et que ça plaise ou pas. Ils ont aussi du recul par rapport à eux-mêmes, beaucoup d'autodérision, qualité que j'admire. Ils ont aussi un talent pour la photo, j'adore l'image de tous leurs films. Et puis il y a *Groland*, qui est génial. Ils viennent aussi dans des petits festivals, des salles de cinéma alternatives... Quand on les croise dans ce genre d'endroit, on sait qu'ils ne sont pas dans l'esbrouffe, qu'on peut leur faire confiance. J'ai toujours eu envie de les rencontrer, de bosser avec eux, j'aurais même fait de la régie. Alors quand ils m'ont proposé un rôle, j'ai trouvé ça super.

La lecture du scénario vous a conforté dans votre bonheur de travailler avec eux ?

Je ne lis jamais les scénarios ! Le seul truc que j'aurais refusé, c'est que ce soit prolophobe, homophobe, tout ce qui est phobe. Benoît m'a expliqué que ce n'était rien de tout ça et il m'a résumé le synopsis, les GAFA, et j'ai dit évidemment "on y va". Comme je n'ai pas lu le scénario, j'ai hâte de découvrir le film, mais c'est ça qui est chouette, j'aime bien faire les choses quand je ne sais pas tout, c'est plus rigolo.

Vous savez quand même à peu près de quoi parle le film ?

Bien sûr. La globalisation, la déshumanisation, tout ce bordel qui est en train de tout foutre en l'air, notamment le peu qu'on avait encore socialement.

Ils ont choisi de tourner dans votre ville d'enfance, sans le savoir, c'est un hasard dingue.

Benoît me dit "je suis en repérages du côté d'Arras. – Je lui dis, ah, c'est bien, j'ai habité là, dans un bled qui s'appelle Saint-Laurent Blangy. – Hein, tu te fous de ma gueule, c'est là qu'on va tourner !!!". C'est très étrange, on a tourné dans un lotissement qui n'existait pas à mon époque, mais je circulais aussi dans des endroits qui n'étaient pas forcément de bons souvenirs. Je n'ai pas retrouvé l'immeuble où j'habitais, qui a été rasé, ça m'a fait bizarre. Certains endroits m'ont remué les tripes, j'ai revu des gens du collège... Deux époques opposées de ma vie se mélangeaient.

Gustave et Benoît disent que la scène du rond-point vous a aussi bien remuée car vous avez été gilet jaune.

Oui, même si je n'étais pas gilet jaune d'Arras. Mais c'est vrai qu'un truc fort est ressorti, qui n'était pas prévu, et j'ai mis quelques heures à m'en remettre. Quand le cinéma rencontre la réalité, ça donne parfois des trucs un peu bizarres.

Christine, votre personnage, confie dans une scène qu'elle a fait une overdose de série. C'est à la fois drôle et sérieux, et d'autant plus ironique que vous êtes célèbre pour la série Capitaine Marleau.

Je suis très bouffeuse de séries. J'aime bien les séries de la BBC et d'Europe du Nord, certaines de HBO... Dans les séries françaises, ça manque d'audace, c'est

frileux. Mais je n'ai pas encore fait d'overdose de séries, comme Christine. L'addiction, j'ai connu, donc je sais m'arrêter quand ça commence à devenir dangereux. Un excès de série ne détruit pas le corps mais ça peut bousiller le cerveau – enfin, ça dépend de la qualité de la série. Des séries qui ouvrent le regard, la réflexion, il n'y en a pas tant que ça.

Le film met le doigt sur nos contradictions par rapport à internet et au numérique : Christine s'en remet à internet pour son business de VTC mais souffre de n'avoir qu'une étoile comme note de satisfaction. N'est-on pas tous plus ou moins dans ce rapport paradoxal ?

Evidemment qu'on est tous là-dedans. J'ai connu deux personnes qui ont réussi à vivre sans mobile, sans internet et quelque part, ils ont raison. Ils remplacent les outils numériques par l'humain. C'est ce que montre le film, on peut se relier directement sans passer par tous les nouveaux appareils. On va être obligé d'en revenir à ça, parce que sinon, je pense que ce sera un suicide de masse. En ce moment, il y a une prise de conscience, tout le monde se réveille, tout le monde se dit que ça ne va pas, et c'est mondial. Ça va prendre quelques années mais je pense qu'on va aller vers la réhumanisation, on va trouver moyen de se servir de ces nouveaux outils numériques de manière plus équitable et plus sociale. Je veux croire ça.



Le grand paradoxe d'internet, c'est que c'est aux mains de multinationales riches, plus puissantes que les états, qui échappent en grande partie à l'impôt, qui collectent plein d'éléments de surveillance des gens, bref, c'est l'alliage du capitalisme hard et du fascisme soft. Mais en même temps, internet facilite les mouvements collectifs de rébellion, on l'a vu avec les gilets jaunes, les printemps arabes, l'Iran, Hong Kong, les flashmobs pour telle ou telle cause...

Ça a toujours été comme ça, la médaille a toujours deux faces. Pour l'instant, ce sont les gros enfoirés qui profitent de tout ça, mais à un moment, ça va se renverser, c'est obligé, on va trouver un moyen de niquer ceux qui nous niquent. Le peuple finit toujours par gagner, on est plus nombreux qu'eux. Moi, je raisonne à long terme : quand on regarde l'histoire, on voit que malgré tout, au cours des siècles, il y a eu des avancées politiques et sociales. C'est aussi pour ça que les enfoirés vont perdre, parce qu'ils pensent à court terme, foutant tout en l'air pour s'enrichir immédiatement. Nous, on pense à long terme, c'est un avantage.

Comment s'est passé le travail avec "les deux gus" ?

Super ! Ils sont hyper pointilleux, hyper exigeants, ils peuvent tout changer à tout moment. Du coup, toute l'équipe est au taquet, ce qui permet de proposer des choses. Gustave et Benoît sont tout le temps en train de réfléchir au film, 24/24h. Ils disaient "cette nuit, on a repensé à un truc... - Oh, vous n'avez pas autre chose à faire la nuit ?! Par exemple, dormir !?". Faut toujours être prêt à s'adapter, bien écouter ce qu'ils disent, ça peut être changer juste un mot... Ils sont vraiment comme des chefs d'orchestre, à la note près. Mais ils sont toujours très respectueux, ils n'insistent pas quand une idée ne passe pas, ils écoutent vraiment. Et entre eux, ils se respectent à fond, jamais de prise de bec, on sent un amour entre eux deux vraiment impressionnant. Quand on voit des gens comme ça, forcément, c'est contagieux, et je pense que ça se voit à l'écran. Tourner avec eux, c'est une expérience totale, même si c'est un boulot sérieux, ça fait un bien fou, ça repose, un vrai bonheur.

Et comment ça s'est passé avec Blanche et Denis ?

C'était cadeau. Denis est d'une humilité invraisemblable. Avec son parcours, il pourrait se la péter, ben non ! Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours ponctuel, le texte nickel... C'est beau de le regarder travailler, Denis, c'est un Stradivarius. Et Blanche, c'est une autrice que j'admire beaucoup, mais elle a fait gaffe à ne pas s'imposer, à laisser Gustave et Benoît faire leur film. Elle a un talent fou pour tout, interpréter, improviser, amener des idées... Elle est d'une gentillesse incroyable, d'une curiosité sur tout et sur tout le monde. Avoir ces deux-là autour de moi, et les deux garçons qui regardaient tout ça, c'était de grands moments de bonheur.

Vous avez eu le temps d'échanger avec les invités de passage : Houellebecq, Poelvoorde, Lanners, Lacoste... ?

Pas tous, ça dépendait des plannings... Bouli, je l'adore, grand monsieur, grand acteur, grand réalisateur. J'ai hâte de voir sa scène, c'était impressionnant de le voir travailler à jouer son faux demi-dieu du net. Poelvoorde a dîné un soir avec l'équipe, il était là avec toute sa superbe. C'est quelqu'un qui se pose toutes les bonnes questions. Et puis comme acteur, pfff, il fait partie du panthéon. Je ne le connais pas personnellement mais je l'admire beaucoup.

Effacer l'historique est-il optimiste ou pessimiste ?

C'est l'avenir qui le dira ! C'est ce qui est bien, le film reste ouvert, il ne dit pas "ça va se passer comme ci ou comme ça". À nous de nous bouger pour faire en sorte que ça aille mieux.



Après des études de journalisme, **BENOÎT DELÉPINE** intègre Canal + à la fin des années 80. Sur la nouvelle chaîne cryptée, il est l'un des auteurs-fondateurs des *Guignols de l'Info* pendant 8 ans, puis devient l'une des figures marquantes du journal télévisé satirique *Groland*, où il crée notamment le personnage du journaliste Michael Kael.

Après avoir écrit plusieurs albums de bande-dessinée, Benoît Delépine se lance dans le cinéma en 1998, en écrivant et jouant le court métrage *À l'arraché*, puis le long-métrage Michael Kael contre la World News Company, dans lequel il reprenait son rôle popularisé sur petit écran.

- 2020 **EFFACER L'HISTORIQUE** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2018 **I FEEL GOOD** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2016 **SAINT AMOUR** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2014 **NEAR DEATH EXPERIENCE** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2012 **ENFIN LA FIN** (court-métrage)
- LE GRAND SOIR** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2011 **COMME UN CHIEN** (court-métrage)
- 2010 **MAMMUTH** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2008 **LOUISE-MICHEL** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2006 **AVIDA** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 2004 **AALTRA** co-réalisé avec Gustave KERVERN
- 1998 **MICHAEL KAEL CONTRE LA WORLD NEWS COMPANY** (acteur)
- 1996 **À L'ARRACHÉ** (court-métrage) de Christophe SMITH (acteur)
- 1992 - 2010 **GROLAND** (auteur, acteur)
- 1990 - 1996 **LES GUIGNOLS DE L'INFO** (auteur)
- 1996 **DELPHINE 1 - YVAN 0** de Dominique FARRUGIA (acteur)
- 1994 - 1995 **LE PLEIN DE SUPER** (auteur, acteur)

BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN

GUSTAVE KERVERN travaille sur plusieurs émissions de télévision dont *Avis de recherche* et *Surprise sur Prise* avant de collaborer avec Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h sur le *Top 50* et *Le plein de Super*. Il fait la rencontre de Benoît Delépine en 1999 avec qui il se lance dans l'aventure *Grolandsat* sur Canal +.

En 2010, il co-réalise *Ya Basta !* avec Sébastien Rost. Parallèlement à sa carrière de scénariste/réalisateur, Gustave Kervern joue dans ses propres films co-réalisés avec Benoît Delépine : *Aaltra*, *Avida*, *Louise Michel*, *Mammuth*, *Near Death Experience* et *Saint-Amour*.

Il tourne également pour des réalisateurs variés tels que Pierre Salvadori, Samuel Benchetrit, Pascal Chaumeil, Emmanuelle Bercot et plus récemment Yann Le Quellec et Marie Castille Mention Schaar.

- 2020 **EFFACER L'HISTORIQUE** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2018 **I FEEL GOOD** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2016 **SAINT AMOUR** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2015 **ASPHALTE** de Samuel BENCHETRIT (acteur)
- 2014 **DANS LA COUR** de Pierre SALVADORI (acteur)
- NEAR DEATH EXPERIENCE** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2012 **LE GRAND SOIR** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2010 **MAMMUTH** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- YA BASTA !** Co-réalisé avec Sébastien ROST (auteur, acteur)
- 2008 **LOUISE-MICHEL** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2006 **AVIDA** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- ENFERMÉS DEHORS** : d'Albert DUPONTEL (acteur)
- 2004 **AALTRA** co-réalisé avec Benoît DELÉPINE
- 2000 - 2010 **GROLAND** (auteur, acteur)
- 1996 **DELPHINE 1 - YVAN 0** de Dominique FARRUGIA (acteur)
- 1994 - 1995 **LE PLEIN DE SUPER** (auteur, acteur)

LISTE ARTISTIQUE

Marie
Bertrand

Christine
Le Sextapeur
Le livreur Alimazone
Dieu
Le fermier bio
La feignasse
Le client suicidaire
Cathya
Sylvain

BLANCHE GARDIN
DENIS PODALYDÈS
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
CORINNE MASIERO
VINCENT LACOSTE
BENOÎT POELVOORDE
BOULI LANNERS
VINCENT DEDIENNE
PHILIPPE REBBOT
MICHEL HOUELLEBECQ
CLÉMENTINE PEYRICOT
LUCAS MONDHER

Écrit et réalisé par

Produit par

Directeur de la Photographie
Directeur de Production
Montage
Chef Costumière
Chef Décorateur
Accessoiriste
Son
Chef Electricien
Chef Machiniste
1^{er} assistant réalisateur
Régisseur Général
Scripte
Directrice de Post-Production

Coproductrice Belgique
Production exécutive Ile Maurice

Une production
En coproduction avec
Avec la participation de
En association avec

Avec le soutien de

Distribution France
Ventes internationales

& TECHNIQUE



BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN

SYLVIE PIALAT & BENOÎT QUAINON
BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN

HUGUES POULAIN
PHILIPPE GODEFROY
STÉPHANE ELMADJIAN
AGNÈS NODEN
MADPHIL

PASCAL LAVOUÉ
RÉGIS BOUSSIN ET FABIEN DEVILLERS

MICHEL FOROPON
STÉPHANE CANDA
GÉRARD BONNET
JEAN-BAPTISTE FAUCHARD
CÉCILE RODOLAKIS
BÉNÉDICTE POLLET

GENEVIÈVE LEMAL
ANDREAS HABERBEYER / Identical Pictures Ltd

Les films du Worso / No Money Productions
France 3 Cinéma / Pictanovo / Scope Pictures
Canal+ / Ciné+ / France Télévisions
La Banque Postale Image 13, Cofinova 16, Cinécap 3,
Cofimage 31, Cinéimage 14,
Cinéaventure 5, Indéfilms 8,
Sofitvcine 7, Palatine Etoile 17

Région Hauts-de-France, en partenariat avec le CNC
Tax shelter du gouvernement fédéral belge via Scope Invest
Film in Mauritius - Economic Development Board

Ad Vitam
Wild Bunch International

©Les films du Worso - No Money Productions - France 3 Cinéma - Scope Pictures - 2019



AD VITAM